

Intervention



Musique et spectacles

Jacques Daigle

Volume 1, Number 4, 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57646ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daigle, J. (1979). Musique et spectacles. *Intervention*, 1(4), 38–39.

Chicago All Stars: Bob Riedy Blues Band avec Carey Bell et Eddy Clearwater, école Saint-Fidèle, Limoilou

Le samedi 3 mars 1979: une date mémorable pour les amateurs de blues de Québec. Depuis un bout de temps, on attendait un concert de blues dans des conditions idéales avec, évidemment, la crème des bluesmen, pas nécessairement des gros noms ronflants mais d'authentiques vétérans connus seulement des "experts". Carey Bell et Eddy Clearwater, en compagnie du quartet de Bob Riedy, se sont donc retrouvés dans un cadre un peu inhabituel d'une salle d'école de quartier. Mais ce soir-là, l'atmosphère et la communication directe avec le public nous transportaient directement à Chicago.

Les pièces s'enfilent les unes à la suite des autres dans une première partie longue et généreuse. Carey Bell, dominant le côté droit de la scène, s'impose tout de suite par son timbre de voix calme mais de grande portée et surtout par son merveilleux jeu d'harmonica, particulièrement à la chromatique. Bob Riedy, le pianiste, constitue avant tout le moteur de cette machine et n'abuse pas de solos, ceux-ci faisant preuve de son énergie et de sa continuité. Le guitariste au son extrêmement électrique et assez tranchant fait des échanges endiablés avec l'harmonica.

Pendant ce temps, un noir longiforme promène son sourire éclatant et communicatif à travers la salle avec attirance marquée vers le bar pour tromper son impatience de jouer.

Pour la deuxième partie, il monte rejoindre les autres et, plus spectaculaire visuellement que Carey Bell, ce Eddy Clearwater remplit la scène de sa présence vocale et de sa guitare. Il y a un peu de Chuck Berry chez lui, d'ailleurs il interprète quelques pièces de ce pionnier du rock and roll. Il porte au paroxysme cette fièvre (je sais que c'est un mot à double sens le samedi soir. . .). Bientôt une partie importante de la foule ne tient plus en place, quitte ses bonnes vieilles chaises de bois et la grappe de danseurs et danseuses remplit chaque espace libre. Qu'on est loin de ces moelleux fauteuils d'auditorium!

Les musiciens reviendront une troisième fois, et auront joué largement plus de trois heures, fouillant dans cet immense répertoire du blues de Chicago avec un plaisir de jouer comme rarement on a senti. Voilà une soirée qui a fait oublier tous les récents déboires des amateurs de blues qui se sont faits rouler par le John Mayall Disco Band et qui a consolé les gaffeurs qui comme moi ont négligé d'aller entendre quelques jours plus tôt Canned Heat.

Ornette Coleman Body Meta, Artists House

Pilier reconnu de l'avant-garde du jazz dès la fin des années 50, Ornette Coleman s'était quelque peu éclipsé ses derniers temps. C'est le retour à un quintette mais un ensemble tout à fait inusité: deux guitares électriques, une basse électrique, une batterie et Ornette lui-même au sax alto.

Body Meta est le deuxième témoignage de cette nouvelle direction colémanienne, et a été enregistré en décembre 1976 à Paris tout comme son disque précédent **Dancing In Your Head**. La

musique d'Ornette Coleman demeure aujourd'hui encore une des plus difficiles à faire apprécier à ceux qui ont des conceptions strictes sur les plans harmonique, mélodique et esthétique. Elle n'a rien perdu de son bouillonnement de forces (rythmiques et mélodiques) antagonistes, en conflit ou en équilibre, en rupture, en décalage, apparemment incompatibles, qui se rejoignent soudainement.

Ce dernier disque, plus varié et plus élaboré que le précédent, se situe aux antipodes de toute mode actuelle (bien que le début de la première pièce sonne comme un jazz-rock déboîté). Et il est extrêmement intéressant de suivre le jeu de chacun des musiciens derrière Ornette toujours aussi tempétueux dans ses improvisations.

Stefan Grossman & John Renbourn Kicking Mule KM 152

Une rencontre de deux grands guitaristes, voilà de quoi susciter beaucoup d'espoir de la part de leurs admirateurs respectifs. Trop souvent cependant, ces "rencontres au sommet" ne dépassent pas le stade de l'événement de sorte que l'on soupçonne même une certaine opération de marketing.

Stefan Grossman et John Renbourn sont maintenant des guitaristes relativement connus des moindres gratteurs passionnés par leur instrument. Issu du sud des Etats-Unis, Stefan Grossman est à la fois compositeur, interprète, historien, initiateur, spécialiste d'un style de guitare traditionnel qui tient autant compte du delta blues que du ragtime. Ses dix ou douze albums constituent, à part quelques rares erreurs de parcours, un monumental répertoire de compositions et de traditionnels majoritairement puisés dans le répertoire ragtime et delta blues. Il continue ainsi la démarche de guitaristes passés comme le Rev. Gary Davis, Big Bill Broonzy et Blind Lemon Jefferson. Pour enregistrer ces pièces, il a attendu de pouvoir le faire dans sa maison,

car "dans les studios professionnels, j'étais trop nerveux et intimidé par les murs insonorisés et l'horloge silencieuse qui égrenait les minutes en \$ \$ \$".

John Renbourn, ce serein britannique, est particulièrement associé à tout ce retour de la scène folk en Angleterre dans les années 60. Dès 1966, avec un autre guitariste-chanteur Bert Jansch, il enregistre en duo des compositions, des traditionnels anglais, des pièces de la Renaissance et curieusement une pièce de Charles Mingus. Le duo devient quintette avec la formation de Pentangle qui offre l'amalgame d'un folk-jazz au sens très général du terme plutôt que folk-rock, car la section rythmique est composée de musiciens de jazz dont le très respectable contrabassiste, Danny Thompson. Avec Pentangle comme dans ses albums personnels même récents, John Renbourn va puiser dans un répertoire traditionnel, mais avec une démarche et un but tout à fait différents de Stefan Grossman. Pas de souci d'historien ici.

Malgré un travail dans des domaines différents mais correspondants, la rencontre Grossman-Renbourn est dans l'ordre des choses. Leur album est le résultat d'une franche complicité où chacun garde sa personnalité propre et où personne n'est à la remorque de l'autre. Pas de compétition de virtuosité: on a affaire à des guitaristes de randonnée et non compétition.

La richesse harmonique de la combinaison des deux guitares et la beauté renversante de la plupart des thèmes font de cet album une grande réussite grâce à son honnêteté, sa détente, sa cohésion, somme toute son climat de complicité et d'échange. Et dire que tout ce travail s'est étendu sur dix-huit mois.

Robbie Basho / Visions of the Country Windham Hill WHS C-1005

L'arrivée d'un nouvel album de Robbie Basho a de quoi réjouir. Ce guitariste chanteur si personnel paraît éternellement niché au flanc des Rocheuses américaines, faisant résonner à travers ces montagnes ses hymnes presque religieux de sa voix puissante.

Ne nous y trompons pas. Basho a vu beaucoup plus que le ruisseau derrière son domaine. L'Inde, le Moyen et même l'Extrême-Orient font partie de son âme (merci à son guru Mehera Baba). Très religieux dans ses textes (ou cantiques), ses voyages musicaux le conduisent à composer des thèmes perses, arabes, hindous, ragas et occidentaux aussi. Sa démarche solitaire (quelques "assistants" l'accompagnent à l'occasion) mais universelle et transcendente dans son inspiration l'éloigne de toute popularité suspecte qui pourrait altérer sa force pure et son style unique.

Visions of the Country, le nouvel album de Basho, continue la lignée de ses prédécesseurs, par ses ballades folk qui évoluent en ragas. La musique illustre l'aspect panoramique de son environnement de la nature qui l'entoure: rivières, montagnes (Green River Suite, Rocky Mountain Raga). On sent une plus grande présence de l'Amérique ce qui est une continuité de l'album précédent **Song of the Stallion**. Les textes parlent de visions de princesses indiennes dans les Rocheuses, de l'Être suprême découvert par la communication directe avec la nature environnante. Le son de guitare et la voix refètent cette dimension d'immensité.

Visions of the Country reste malheureusement un album difficile à trouver, les autres n'étant guère plus courants en cette période de sur-industrialisation de la musique actuelle.

Le personnage est à l'écart, ses oeuvres aussi.

Jacques Daigle

